

Connaissance  
de  
L'INCONSCIENT

Gilberte Gensel

Neuf lettres  
sur  
la dissonance  
sexuelle



**nrf**  
Éditions Gallimard



# *Connaissance de l'inconscient*

SÉRIE : LE PRINCIPE DE PLAISIR

*Collection dirigée par Michel Gribinski*



Le principe de plaisir : la pensée désirante, la perception hallucinée, le rêve de la nuit, la rêverie diurne suivent la pente du moindre déplaisir – sur ce principe fonctionne l'esprit. Lorsqu'il se heurte au principe de réalité et à son exigence, le principe de plaisir cherche un compromis. Les deux font la paire en s'opposant, en s'associant.

Et si écrire et lire relevaient du principe de plaisir ? Cette collection invite l'auteur, qu'il soit écrivain, spécialiste des sciences humaines ou psychanalyste, à redécouvrir les intuitions créatrices de Freud et de ses successeurs, à s'y confronter, à y trouver son propre compromis, son propre conflit. Elle convie le lecteur au partage qui est le lieu du plaisir et de la réalité.



GILBERTE GENSEL

NEUF LETTRES  
SUR LA DISSONANCE  
SEXUELLE

*nrf*

GALLIMARD



## À Lou Andreas-Salomé

*(chez la femme l'appareil génital n'est guère qu'une partie du cloaque prise en location<sup>1</sup>).*

Quelle phrase, chère madame Lou ! Vous parlez inopinément de *location*, et ce mot inclut l'idée d'un paiement, d'un service rétribué. Depuis un siècle on se dit, entre psychanalystes, ces mots – vos mots – d'un air entendu, on les cite, on les trouve révélateurs, spirituels, pertinents. Mais que signifie cette phrase, et comment s'acquitter des termes d'un tel bail anatomique ? Location (*Abgemieten*) n'est pas seulement localisation, ce n'est pas juste voisinage ou mitoyenneté, partage, emprunt ou hébergement. Location, cela suppose un contrat, éventuellement un ou des garants. En somme, location, c'est social. Vous placez la phrase

1. L. Andreas-Salomé, « Anal et sexuel », *L'amour du narcissisme. Textes psychanalytiques*, traduit de l'allemand par I. Hildenbrand, « Préface » de M. Moscovici, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1980, p. 107 : « L'appareil génital reste voisin du cloaque (chez la femme il n'en est même guère qu'une partie prise en location). »

entre parenthèses, comme une remarque incidente et simple, sans importance, avec laquelle tout le monde serait d'accord, qu'il est inutile d'expliquer davantage. Par une mise en abyme, délibérée ou pas, cette phrase est elle-même, entre ses parenthèses, locataire en quelque sorte de votre texte, dans un espace qu'il serait possible de supprimer ou d'occuper autrement – on peut changer de locataire sans que cela altère les lieux – sans modifier la teneur de votre propos. Peut-être parce que vous la saviez gênante (la phrase) et que, l'ayant ainsi atténuée par l'artifice de la ponctuation, vous parvenez à éviter qu'elle bouscule tout le monde, ou tout le reste de ce que vous avez dit. Enfin, vous faites du vagin l'équivalent de l'appareil génital féminin, comme si toute sa morphologie compliquée, aussi bien externe qu'interne, se réduisait à cela ; un peu comme si vous preniez le hall d'entrée pour l'ensemble de l'auberge (la métaphore immobilière est de votre cru). Bref, quelque chose d'aberrant, ou peu s'en faut.

Pourtant j'ai l'impression que ce que vous pointez est essentiel, et que cela concerne moins la sexualité féminine que l'état d'esprit de la femme vis-à-vis de sa sexualité (ce qui revient peut-être au même). C'est troublant comme si vous laissiez négligemment tomber là, entre ces parenthèses, une de ces vérités du type « le roi est nu », que tout le monde connaît mais que personne ne veut voir, qui sort tout de go de la bouche d'un être encore pur, et contre lequel on ne peut pas argumenter.

Il est impossible de ne pas remarquer ladite phrase : de vos écrits psychanalytiques, c'est le seul passage qui a excité les commentateurs. À la réception de

votre manuscrit, Freud vous a écrit : « C'est ce que vous avez donné de meilleur jusqu'ici » et vous a fait compliment pour votre « invraisemblable finesse de perception<sup>1</sup> ». Il vous cite, en 1917, dans « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » : « Ces trois choses : colonne d'excrément, pénis et enfant sont tous les trois des corps solides qui excitent en y pénétrant ou en s'en retirant un conduit de membrane muqueuse (le rectum et le vagin, dont, selon le bon mot de Lou Andreas-Salomé, on lui fait en même temps la location)<sup>2</sup>. » En 1920, il ajoute, dans une note de bas de page de ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*, une synthèse et un commentaire élogieux de votre texte en général, qui met en exergue le fameux appareil génital féminin locataire du cloaque<sup>3</sup>. Pardon si j'omets des citations. L'enthousiasme freudien agace un peu Marie Moscovici qui dans une belle introduction à vos écrits note, non sans ironie, que l'« image du vagin loué à l'anus (*sic*) semble avoir [beaucoup] plu à Freud<sup>4</sup> ».

1. L. Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, traduit de l'allemand par L. Jumel, « Avant-propos » d'E. Pfeiffer, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1970, p. 48.

2. S. Freud, « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » [1917], traduit de l'allemand par J. Laplanche, *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 106.

3. « L'appareil génital reste voisin du cloaque, "chez la femme, il n'en est même que la location". » S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* [1905], traduit de l'allemand par Ph. Koeppel, préface de M. Gribinski, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », « Traductions nouvelles », 1987, p. 113.

4. M. Moscovici, « Préface » à L. Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 36.

J'ajoute – et je m'arrêterai là pour ceux qui vous ont citée – que Jacques Lacan, dans un travail préparatoire à un Congrès sur la sexualité féminine, écrit en 1958 que les « représentants du sexe [féminin] ne semblent pas avoir donné leur meilleur (même expression que Freud) pour la levée du [secret qui pèse sur] la nature de l'orgasme vaginal » qui, dit-il, « garde sa ténèbre inviolée ». « Mise à part, ajoute-t-il, la “prise à bail” de la dépendance rectale où Mme Lou Andreas-Salomé a pris position personnelle, elles (les dames psychanalystes) s'en sont tenues à des métaphores<sup>1</sup>. » Lacan dit que vous prenez position, mais il faut reconnaître que « location » et « cloaque » sont également des métaphores. Dès que votre nom est cité, c'est cette affaire de location du cloaque qui vient à l'esprit, mais, pour autant que je sache, sans exploration plus approfondie (si l'on peut parler ainsi)<sup>2</sup>. C'était peut-être au-delà de vos intentions, ou en deçà. Mais c'est, à mon avis – un avis sans doute influencé par celui de Freud avec ce « bon mot » –, l'élément scandaleux de votre texte, votre théorie sexuelle infantile, et, comme telle, je m'attends à y trouver quelque chose de génial.

La manière dont on aborde et dont on construit son objet d'étude est décisive, quant à ce que l'on sera en mesure d'en tirer. Je me propose donc de suivre vos

1. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 728.

2. Une exception : Monique Schneider, qui a publié, entre autres, « Du cloacal au matriciel », *Revue française de psychosomatique*, 2004/2, n° 26, p. 35-53.

lignes de construction et de repérer quelques articulations de votre pensée. D'une part, vous lire ne m'est pas chose aisée, je ne sais pas si je vous comprends, votre prose tout à la fois me convainc et me met sur mes gardes ; d'autre part, une appréhension me vient à la perspective de manier (qui plus est, à l'écrit) ces termes « bassement » corporels, que l'on préfère éviter, ces sujets scabreux, sinon scatologiques, et qui ressortissent vite au rabaissement. Vous savez vous en approcher avec grâce, avec poésie, par moments. Dans vos yeux, vous disait Freud, c'était toujours Noël : vous pouviez « regarder “les pires horreurs” comme des cadeaux<sup>1</sup> ».

Vous avez intitulé ce travail « Anal et sexuel », et l'objet de votre intérêt, dès les premières lignes, ce sont les « régressions au domaine de l'anal<sup>2</sup> ». Vous êtes indignée : l'École de Vienne est en butte aux critiques – voire à des attaques – lorsqu'elle s'intéresse à ces régressions, alors que vous trouvez, vous, que c'est un sujet qui attend d'être « réglé une fois pour toutes » (dans la location, on règle son terme, mais jamais « une fois pour toutes »), justement parce qu'il « recueille toutes ces injures ». Que sont ces injures ? Eh bien, à qui s'occupe de « ces choses-là », on reproche d'être rétrograde, d'en « rester aux papotages domestiques les plus gênants », cela donne l'impression que si l'on se penche pour voir plus clair dans ce problème des

1. L. Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, op. cit., p. 15.

2. L. Andreas-Salomé, « Anal et sexuel », *L'amour du narcissisme*, op. cit., p. 91.

régressions anales, on passe pour quelqu'un qui fouillerait dans les immondices. Dégoûtant ! Vous ne relevez d'ailleurs pas, au passage, ce que cette expression contient déjà de méprisant pour la gent féminine, car il n'y a pas à s'y méprendre : les papotages (potages et papotages), des sujets domestiques, quoi de plus féminin, partant, de plus gênant.

La proposition « régression au domaine de l'anal » comporte pourtant deux pôles : « régression » et « anal ». L'attention semble toute se porter sur « anal » – devenu simplement méprisable – et laisser de côté la « régression », ce mouvement subtil, à manier avec précaution, et tellement plus crucial dans l'investigation psychanalytique que l'« anal », auquel « ces choses-là » font probablement et exclusivement référence.

Le « premier pouah<sup>1</sup> » (vous avez, chère madame Lou, le sens de l'expression imagée) signale la première « abstention pulsionnelle », dans l'apprentissage de la propreté qui, soulignez-vous, amène aussi l'apprentissage du dégoût.

Cela semble d'une évidence telle que je me suis demandé quel pouvait être l'intérêt de s'attarder sur les rapports entre propreté et dégoût, et si, après tout, le dégoût de ce qui est sale et malodorant n'était pas une construction reposant sur ce « premier pouah ». Ce que semble confirmer votre remarque que, dans cet apprentissage, il s'agit d'« accomplir un acte contre soi-même,

1. *Ibid.*

à l'intérieur de sa propre impulsion ». Freud, lui, parle, pour le dégoût, de « formation réactionnelle », comme pour la pudeur ou la pitié. Peut-être n'existe-t-il pas de raison intrinsèque à la matière même du dégoût, à son objet, à ce que son odeur ou son aspect repousse. Peut-être le dégoût n'est-il jamais qu'une mesure opposée à ce qui attire, l'annonce du danger qu'il y aurait à s'y laisser entraîner. L'odorat appartient à une région plus archaïque – *a priori* moins développée, ou moins civilisée – de notre système sensoriel et, jusque-là, j'avais toujours tenu, mais c'est certainement un « présumé hâtif », comme l'écrit Freud, le fait de se détourner des mauvaises odeurs pour *instinctif*, biologiquement déterminé, comme un signallement automatique, réflexe, visant à protéger de ce qui peut empoisonner. Il n'est pas impossible que les odeurs réputées mauvaises dans le monde humain adulte civilisé, que ces émanations, associées aux plaisirs de rétention et d'expulsion de l'activité intestinale et rectale, aient flatté, mais c'est oublié, les narines enfantines. La réceptivité olfactive se laisse donc éduquer, à tout le moins conditionner, et l'éducation du sphincter, si je vous ai bien lue, ne se résume pas à la soumission aux règles horaires, à l'hygiène et la propreté que les adultes imposent, mais se voit renforcée par ce « pouah » qui, en inaugurant la catégorie de la laideur, de ce qui est à mépriser, fait fonction de contre-investissement, c'est-à-dire maintient ces horreurs éloignées.

Mais il convient de vous suivre pas à pas. Si j'ai bien compris, le problème est que le « premier pouah » ne concerne pas tant une matière abjecte que l'acte d'exo-

nération lui-même, dans la mesure où il n'est pas exécuté à la demande des « autorités éducatives », mais selon le bon vouloir et pour le plaisir exclusif de l'exécutant. Ce geste qui détourne en vient ainsi, dans un premier temps, à disqualifier le plaisir même. Et c'est peut-être une première expérience de la honte. Un plaisir mauvais, auquel il faut renoncer. Freud parle à ce propos de « premier cadeau<sup>1</sup> », j'y vois plutôt un sacrifice consenti. Vous parlez d'« ascèse ». « Se résister à soi-même », dites-vous. Une certaine rigueur, une dureté, une sévérité du sujet à sa propre rencontre s'avèrent nécessaires pour parvenir à cette élévation, à cette autodiscipline qui fonde toutes les suivantes, et d'une importance cruciale pour la suite de la vie. Comment le petit sujet, à cet âge si tendre (entre deux et trois ans), ce que, dites-vous, l'on ne prend pas « suffisamment au sérieux », comment parvient-il à ne pas se haïr lui-même, d'une haine qui par la suite « empoisonnera cette blessure narcissique » ?

On pourrait penser que la vie contemporaine a bouleversé les habitudes éducatives, que les parents sont aujourd'hui au plus près de leurs enfants, à l'écoute de leurs rythmes et de leurs singularités : on ne les élève plus à la dure. Pourtant on pressent qu'il y a là quelque chose d'universel, une violence intrinsèque à l'admission de chaque sujet nouveau venu dans le groupe, que rien ne pourra jamais éradiquer<sup>2</sup>. Mais

1. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 112.

2. Certes, l'influence de la psychanalyse sur les pratiques éducatives

vous ne vous en tenez pas à la simple description des faits. Vous réfléchissez, de façon plus ou moins explicite, aux moyens par lesquels le petit sujet se sort de ces mouvements de rejet de soi, de mépris de ce qui sort de lui, de ces interdictions portant sur son plaisir, sur ses possessions : ce qu'il décide, ce qu'il maîtrise, donc, par excellence, « faire ses besoins », selon l'expression consacrée. On n'a pas idée « des hauts et des bas » que l'enfant traverse, dites-vous – et si ce que vous décrivez là était le premier *travail* de deuil<sup>1</sup> ?

Je m'attarde un peu sur cette question d'un deuil, le dol, douleur de la perte. Pourquoi une perte serait-elle douloureuse, sinon parce que l'objet perdu était aimé, objet de valeur, irremplaçable. Ici, l'objet est une crotte ! Aux yeux d'un adulte, rien de moins aimable. L'enfant, lui, aime cette partie de lui, sa production, autant que son propre corps.

N'est-ce pas autour des pensées que souleva pour lui une promenade champêtre avec vous (son « ami taciturne ») et un « jeune poète d'une notoriété déjà reconnue » (Rilke) – au cours de laquelle il soutenait que la durée éphémère de la beauté n'ôtait rien à sa valeur, tandis que son interlocuteur, au contraire, y voyait la vanité – que Freud écrivit, dans son « *Vergänglichkeit* » : « Le deuil est une grande énigme<sup>2</sup> » et une

---

a relâché certaines exigences obsessionnelles, ponctualité ou tenue, par exemple. Mais pour ce qui est de l'odeur et du sale, sinon du laid, c'est impitoyablement traqué, traité, vaincu.

1. Au sens où Freud en parle dans « Deuil et mélancolie » [1914].

2. S. Freud, « Éphémère destinée » [1915], traduit de l'allemand par

chose « obscure », notamment par le fait qu'il soit si douloureux ? En effet, la perte ou la destruction des objets aimés, une fois le renoncement accompli, finit par libérer notre capacité d'amour pour de nouveaux objets, « tout aussi précieux ou plus précieux ». Comme promesse de nouveauté, le deuil ne devrait pas, si l'on suit la pensée de Freud, causer de souffrances. Mais n'est-ce pas justement parce que l'on aime ces objets, a-t-on envie de lui demander, et que l'énigme du deuil vient ainsi rejoindre celle de l'amour et de l'impossibilité à y renoncer ?

Ici le renoncement est double : d'une part, on se sépare avec douleur de son plaisir autoérotique, unique, intime et secret, socialement inacceptable<sup>1</sup>, et ce « sacrifice » rend fier. D'autre part, la matière émise, cette partie honteuse de soi, le produit devient déjection, et tout l'art de ce passage crucial, de cette tragédie qui se joue sur la « scène anale » consiste justement dans la transformation de la perte de cet objet de valeur pour l'enfant en rejet, par amour, d'un objet abject pour l'adulte, qui avilit et dont, par conséquent, il est attendu de lui qu'il cesse de l'aimer. Ce sacrifice, ce « cadeau » fait à la mère éducatrice – car elle l'attend et le veut – est peut-être un tour de passe-passe constitutif du refoulement. La métamor-

---

J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, *Résultats, idées, problèmes*, I, PUF, 1984, p. 233.

1. Dans le film de Luis Buñuel *Le fantôme de la liberté* (1974), cet inacceptable est tourné en dérision : une scène montre des convives autour d'une table, assis sur des cuvettes et se soulageant en compagnie, tandis qu'ils s'isolent pudiquement pour manger dans un cabinet fermé à clé.

phose d'une douleur (cesser volontairement d'aimer – désinvestir – est pénible) en soulagement, puis en fierté. Il me semble que vous cherchez à nous faire entendre que c'est cette conversion, comme on appelle au ski la manœuvre qui permet de faire demi-tour, ce changement radical d'orientation, qui constitue le tour de force de l'entrée dans les conventions sociales humaines, mais aussi la possibilité de se soumettre aux conditions de l'humanisation.

Comment, j'y reviens, le jeune sujet, censurant sa propre sensation, s'interdisant son plaisir – « à une époque où l'on sait encore si peu de soi-même » –, parvient-il à ne pas se rejeter lui-même tout entier, perdant toute joie, toute estime de soi, et à ne pas sombrer dans la mélancolie ? Et je mets de côté pour plus tard cette idée que, pour s'en inquiéter, il est nécessaire d'avoir admis que le sujet est identifié à l'objet rejeté, ou que l'objet inclut une part du sujet : il est lui-même l'excrément. C'est une de ces « pires horreurs » qu'il faut un peu de votre courage pour penser. Eh bien, si je vous ai bien suivie jusque-là, c'est grâce à ce déplacement de l'acte à l'objet qu'il est possible de surmonter cette difficulté. Le sujet ne fait pas que se séparer de ce que son corps a excrété. Il cesse de le reconnaître pour sien, cette abomination lui devient absolument étrangère. *Cela* doit disparaître, sans laisser de trace, ni de nostalgie. Ce n'est plus désormais l'acte qui est condamné, mais l'objet qui en résulte. Il devient alors possible de retrouver le « plaisir autoérotique de sa corporéité », « dans le plaisir anal, le moi

est de nouveau conforme à la pulsion »<sup>1</sup>, et le plaisir fier de la maîtrise musculaire compense, au moins partiellement, l'humiliante soumission aux diktats de l'éducation.

Par le déplacement de l'acte sur l'objet, ce n'est plus le plaisir qui est mauvais, c'est la matière qui l'est, et qu'il faut éliminer, l'objet en question devient le « représentant une fois pour toutes de ce qui doit être rejeté absolument, du rebut<sup>2</sup> ». Un déplacement non d'un objet de plaisir sur un autre (comme du mamelon sur le pouce, par exemple, pour le suçotement, ou de la vue des organes génitaux sur celle du corps entier, pour le plaisir de voir), mais déplacement d'un objet du blâme sur un autre. Ce déplacement obtient par voie de conséquence une haute signification psychique : c'est, écrivez-vous, le fondement de la symbolisation. Au sens le plus simple du symbole : une chose qui représente autre chose. Et j'avoue que jamais je ne m'étais avisée de la part de dédouanement qui participe à ce mouvement si spirituel, léger – sublime ? –, de la symbolisation. La symbolisation nous innocente. En retirant à l'objet sa réalité, symboliser purifie, représente et « psychise » – rend traitable par la pensée –, les sujets les plus scabreux, toutes ces « pires horreurs », pour ainsi dire sans se salir les mains. La « zone anale » assume ce « caractère symbolisant ». Je pressens que s'est tapi là-dessous quelque

1. L. Andreas-Salomé, « Anal et sexuel », *L'amour du narcissisme*, op. cit., p. 94.

2. *Ibid.*, p. 100.

chose d'important pour votre métaphore de la relation locative du vagin et du cloaque : le montant du loyer, l'argent, symbole du pouvoir, médiateur des rapports de la vie sexuelle féminine avec l'analité ? Serait-ce plus coûteux, pour la femme ?

Après le « pouah » qui stigmatise l'abject, après l'action contre soi-même, le déplacement de l'acte à l'objet, l'émergence de la fonction symbolisante de la logique anale, nous sommes, dites-vous, devant deux ordres de choses différents : une réalité et un symbole. Les « formes de vie d'un premier plaisir du corps » d'un côté, une « élaboration symbolique de ce qui est déjà débarrassé, vidé de son contenu de réalité, comme moyen d'expression du rejet »<sup>1</sup> de l'autre. L'enjeu, suggérez-vous, est de ne pas rejeter la réalité (ce serait la psychose), mais un symbole. La vie sexuelle « dépend largement du clivage » entre ces deux dimensions, de la réalité et du symbolique. Si l'on vous suit, c'est la vie psychique qui en dépend. Vous accordez une grande importance à ce clivage. « Si ce travail de clivage échoue, écrivez-vous, *fût-ce en un seul point...* » – vous ne manquez pas d'intransigeance, comme lorsque vous voulez régler « une fois pour toutes » ce qui pose question. Si donc ce travail de clivage échoue, alors « ce qui devrait être joyeux et rendre heureux se tourne en son contraire. “Séduisant” et “malpropre” entrent dans un rapport indissoluble, le beau de la vie devient son côté suspect, parce que

1. *Ibid.*, p. 101.

beau<sup>1</sup> ». Dans ce cas, le plaisir symbolise ce qui est à bannir, et la frigidity féminine trouve peut-être là une de ses explications. Un tel clivage parfaitement réussi détient, dites-vous, la condition de la possibilité d'une reconquête du plaisir corporel, d'une jouissance de sa corporéité, dans l'innocence. Ce qui auparavant se disait : « Le plaisir que mon corps me procure est mauvais, pouah ! », pourra désormais se dire : « Ce qui sort de mon corps est mauvais, je le répudie, je n'en suis pas responsable, et je puis retrouver le plaisir de mon corps en toute légitimité et innocence, puisque cette abjection est désormais hors de moi, et que j'ai acquis un sens esthétique, je sais détecter le laid, et le différencier du beau. » Malheureusement ce clivage n'est jamais parfaitement réussi, et c'est là, dans ce ratage, dans l'écart qui se creuse entre les deux bords de cette plaie que je me permettrai de qualifier, elle aussi, de symbolique, que gît la culpabilité, dont vous parlez longuement, où je me perds. Je perds aussi le fil de votre pensée, je n'arrive à en tirer qu'une idée vague : que vous distinguez deux culpabilités, une « normale », pas tout à fait inconsciente, où « nous connaissons encore nos désirs et nos ruses<sup>2</sup> », d'une autre, totalement refoulée. Dans la bataille, c'est l'innocence (que vous aviez associée au plaisir retrouvé) qui s'est envolée. Le clivage n'est jamais parfait, et nous nous sentons toujours, peu ou prou, coupables.

1. *Ibid.*, p. 102.

2. *Ibid.*

À Lou Andreas-Salomé	7
À Christine Angot	26
À Alexis Géra	36
En haut lieu	47
À D. W. Winnicott	68
À Adam Phillips	89
À Jacques Lacan	103
À Michel Gribinski	120
<i>Après coup</i>	137

